
LE MOIS

Lettre de Paris

Après Pâques, il est d'usage à Paris que les salons littéraires ferment leurs portes, sans doute, parce que les grands salons de peinture (Société nationale et Artistes français) ouvrent les leurs. Peut-être aussi parce qu'on peut escompter passer les meilleures heures de loisir *outdoor*, sous la verdure et parmi les fleurs, *lentus in umbra* comme dit Virgile, dans les beaux jardins de la capitale. Quelques maisons gardent pourtant discrètement leur jour de réception et demeurent accueillantes aux familiers. Ce sont les salons où l'on se pique moins de réunir beaucoup de monde que de créer une atmosphère d'intimité. Ces endroits-là sont charmants. Il en est un qui me plaît entre tous et que je fréquente de longue date déjà : celui des *lundis* de M. Henri Malo, historien-poète, né à Boulogne-sur-Mer, comme Sainte-Beuve.

On y bavarde en cercle. On s'y trouve entre amis, entre gens qui se connaissent et s'apprécient, sous le double sourire de la toute gracieuse hôtesse du logis, M^{me} Malo, qui préside, effectivement, vive, légère, allant de l'un à l'autre comme un oiseau se pose, et de qui la douce et délicate effigie sourit encore, comme une marquise de La Tour, dans le pastel qu'en a fait M^{lle} Dedeken, une artiste au talent nuancé.

Les habitués sont gens qui ne se prodiguent pas n'importe où et les rencontres n'en sont que plus rares et plus précieuses. Ainsi M. Edmond Pilon, l'ami des chats comme Moncrif de Paradis dont il nous a conté, comme il sait le faire, c'est-à-dire avec esprit, poésie et malice, la plaisante histoire dans un des volumes de ses *Portraits français*. Ainsi encore M. Emile Magne, un autre évocateur de figures disparues ou fort oubliées, comme *Madame de la Suze* ou cet extraordinaire *Abbé de Bois-robert*. Un des bons critiques de notre génération, qui s'inté-

resse plus immédiatement aux œuvres littéraires contemporaines et aux tendances actuelles du roman ou de la poésie, M. Jules Bertaut, vient là aussi souvent en voisin. Entre deux voyages en Tunisie ou au Maroc, apparaît quelque fois, dans sa beauté d'Espagnole rêveuse et d'artiste, M^{me} Burnat-Provins, énigmatique, spirite et poète en prose, en qui la sensibilité occidentale (effet d'un secret atavisme, peut-être!) s'imprègne si profondément du charme oriental. Et voici également une femme dévouée à la poésie : M^{me} Marguerite Jules-Martin, interprète éloquente et compréhensive des grands lyriques de ce temps, morts et vivants, et qui sait faire valoir tout ensemble chez les écrivains le sentiment, la passion et la forme. Quand il va de Castres dans le Tarn à Reims dans la Marne, ou qu'il fait un court séjour à Paris, le poète Touny-Lerys ne manque jamais les réunions de la rue des Beaux-Arts. Qu'on sache que Touny-Lerys, le meilleur collaborateur de *l'Eclaireur de l'Est*, où il écrit des articles dont la qualité dépasse singulièrement le ton ordinaire des journaux de province, est l'un des artisans par la plume de la reconstitution des villes et villages dévastés de France et de Belgique. Entre temps, il publie des strophes d'un accent neuf et d'une haute originalité comme cette pièce parue, il y a peu, et dont on n'a peut-être pas assez souligné la technique :

Tu me demandes pourquoi j'écris des poèmes ?

En vérité, je te le dis :

Ce n'est pour prolonger la minute suprême,

Pour fixer la clarté sur le seuil de la nuit

Faire que le jour ne s'éteigne et qu'un poème

Le pur, le lumineux, l'adorable poème

Brille dans l'ombre de la vie.

On rencontre encore chez Henri Malo, une grande artiste, M^{me} Berthe Cazin, fille et femme d'artistes; puis quelques Belges notoires, entre autres : M. Pierre Maes, le traducteur et introducteur en France du romancier flamand Cyriel Buysse; M^{me} Marguerite Baulu, M.M. Louis Pierard, Ernest Hosten, etc.

* * *

Les conférences continuent... Il y en a chaque mois, aux quatre horizons de la ville, un nombre imposant. Il y en a de

graves, de scientifiques (sans parler de celles d'Einstein qu'on a éprouvé le besoin de faire venir au Collège de France pour nous prouver sans doute que beaucoup d'intellectuels n'ont rien appris pendant la guerre et ont beaucoup oublié depuis — même le bluff allemand ;) — il y en a de plaisantes et d'autres qui ne sont ni ceci ni cela. Ici l'on entend des hommes éloquents et diserts et là des bredouilleurs de qualité qui ignorent tout, même le sujet dont ils parlent. Le public n'a que l'embarras du choix.

En Sorbonne, M. Maurice Grammont, professeur à l'Université de Montpellier, a traité, en deux leçons, d'un bien vaste sujet, le premier un peu ingrat : *l'Essence de la poésie* ; l'autre, moins aride, mais où il a fallu borner les développements : *La poésie lyrique*. Il y avait, dans l'un et l'autre thème matière au moins à deux années de cours. Il est bon de ne point trop synthétiser les connaissances.

M. Alphonse Sèché, dans une causerie des matinées littéraires et musicales du « Laboremus » donnée en avril à la Salle de la Fédération Française des Artistes, avait limité ses aperçus au *lyrisme féminin d'aujourd'hui*. C'est une partie que M. Sèché connaît bien, si on veut se rappeler qu'il est l'auteur d'un adroit recueil de morceaux choisis de poétesses contemporaines sous le titre *Les Muses Françaises* (XXe siècle). Encore, le conférencier a-t-il dû restreindre davantage que dans son anthologie la nomenclature de celles qui lui parurent représentatives. Des poèmes de Mmes Burnat-Provins, Jeanne Catulle-Mendès, Marie Dauguet, Amélie Murat, Jeanne Perdriel-Vaissière, Cécile Périn, Hélène Picard, Renée Vivien, encadrées de quelques nouvelles venues aux bords de la fontaine de Castalie où elles aspirent à étancher leur soif de gloire, furent dits par de grandes artistes : Colonna Romano, Yvonne Ducos, Dussane, Madeleine Roch, toutes de la Comédie Française, et par d'autres, qui désirent en être le plus tôt possible.

Et ce fut une séance fort intéressante à coup sûr qui se compléta par un peu de musique sur des vers de Baudelaire, Klingsor, Verlaine et notre Sapho moderne, la Muse aux violettes, la malheureuse Vivien.

Plus sagement encore, M. J.-E. Poirier, qui est lui-même un poète, avait restreint ses aperçus aux œuvres d'un seul auteur :

M. Ernest Prévost, lors d'une conférence à *La Flamme*, avenue Daubigny, l'avant-dernier jour d'un avril particulièrement maussade et pluvieux. M. J.-E. Poirier a loué M. Ernest Prévost d'avoir eu la patience d'attendre son heure pour faire ses débuts en poésie. L'œuvre de M. Prévost, qui est toute de tendresse et d'adoration amoureuse et élégiaque, y a gagné en profondeur de sentiments, en perfection de style et de forme et en densité. M. Ernest Prévost est en quelque sorte le mystique de la tendresse. Et le titre de ses recueils : *L'âme Inclivée* et *Le livre de l'Immortelle Amie* dit bien l'accent platonicien de sa poésie. « Il a su, a terminé M. J.-E. Poirier, vivre et agir en poète, souffrir en poète, chanter en poète. » Voilà qui nous change heureusement d'un tas d'autres qui ne savent que vivre et agir en égoïstes.

Ce fut un juste éloge rendu à M. Ernest Prévost, qui est depuis longtemps l'ami des poètes, sans parti-pris de caste ou d'école, et auxquels il a consacré depuis des années une bonne part de son activité et de son labeur désintéressé. Il est équitable qu'on lui rende un peu de ce dévouement qu'il dispense autour de lui si libéralement. N'est-ce pas lui qui est aujourd'hui le grand organisateur et l'animateur de la plupart des assemblées de musagètes qui se tiennent en divers cafés de la rive droite ou de la rive gauche ? Il faut l'avoir vu se dépenser aux Samedis des Poètes Français, au Café de Versailles par exemple, présentant celui-ci et celui-là avec des paroles affables et des épithètes cordiales, pour se rendre compte de son empressement à servir la poésie dans ses moindres manifestations. Des poètes qu'il a groupés autrefois dans sa revue et tant d'artistes des divers théâtres de Paris qu'il aide à se produire, lui devaient bien ce témoignage d'amitié et de reconnaissance et cette heure de triomphe à laquelle on a applaudi sans arrière-pensée.

* * *

Les expositions particulières aussi continuent... En voici quelques-unes en avril... M. Jean Lurçat a montré dans la Galerie Povolozki, des gouaches et dessins dont M. René Jean a écrit que de pareilles compositions « rentrent aisément dans la

grande lignée française ». M. Jean Metzinger a exposé dans la Salle de la Belle Edition, une collection d'eaux-fortes en noir et en couleur qui ont peut-être plus de peine à pénétrer dans la lignée ci-dessus indiquée.

A la Galerie Lucien Vogel (qui est l'ancienne galerie des Feuillet d'Art), M. Serge-Henri Moreau, peintre des Fortifs, (et il n'est pas le seul,) décrit la zone, la plaine de Vanves, Issy-les-Moulineaux, Malakoff, Gentilly, Saint-Ouen, les chiffonniers, les guinguettes et le marché aux Puces.

C'est d'un art tout-à-fait d'actualité, puisqu'on démolit les fortifications et très spécial puisque, comme s'exprime M. André Warnod qui préface le catalogue «le peintre trouve ainsi aux portes de Paris une campagne qui n'est pas tout à fait la campagne, qui l'est beaucoup moins ou beaucoup plus suivant le tempérament de chacun ». Et M. Warnod ajoute : Outre l'intérêt documentaire des toiles de M. S.-H. Moreau «d'amat-
teur y ajoutera toujours la saveur de paysages riches en con-
trastes violents; le mur blafard d'une haute maison neuve, la
couleur vineuse dont est peinte la devanture des assommoirs,
le vert métallique de la végétation croissant sur les immon-
dices» et l'humanité sordide, pouilleuse et vicieuse, qui grouille
dans ces terrains vagues.

Mon presque homonyme, M. Broquet-Léon, a exposé, d'autre part, dans les Galeries Georges Petit, rue de Sèze, une série de toiles groupées sous ces rubriques: *l'Hiver*, *le Printemps* et *l'Automne*, puis des dessins.

M. Georges Wernert, qui est un critique d'art sans indul-
gence pour les billevesées à la mode et les esthétiques sus-
pectes, présente M. Broquet-Léon en ces termes élogieux : «Au
contact de la nature, Broquet-Léon a peint des toiles directes,
frénétiques, enthousiastes d'une sensibilité troublante... Il
aime les maîtres du passé sans servilisme. Il est surtout élève
des eaux et des arbres, des sentiers embaumés de verveines-sau-
vages et que borde la guipure odorante des aubépines.

«Il a fait aimer la symphonie blanche des neiges... Il a peint
en maître les printemps dispensateurs de blancs bouquets de
cerisiers... » Son œuvre à la fois vigoureuse et tendre, élaborée
devant l'eau et les champs et dans les bois, prouve qu'il existe
encore en France quelques fiers et probes artistes.

Dans le cadre fleuri de Bagatelle a lieu pendant ce mois de mai la 6^{me} exposition de l'Association des Artistes de Paris. Exposants : Albert Besnard, Calvet, David-Nillet, Mme André Delpey, Humbert, Laurens, Neumont, Waltner, etc. Rétrospective d'œuvres de Barrias.

Voici enfin, à la Galerie Barbazanges, organisée par la revue *La Douce France*, une exposition de sculpture en taille directe et de tapisseries. Dans son avant-propos au catalogue, M. Emmanuel de Thubert fait ces remarques qu'on peut estimer judicieuses : « Nous pensons que l'ouvrier qui conçoit une statue, qui la façonne dans son esprit et qui l'étudie de la sorte jusqu'à la savoir par cœur n'a pas besoin d'un intermédiaire entre lui et la matière. Aussi bien est-ce sur le tas que nous apprenons la sculpture. Ceux de nos églises ne faisaient pas autrement, ni les Egyptiens, ni les Eginètes, ni non plus les ateliers auxquels nous devons les bas-reliefs d'Angkor et de Boroboudour. La taille directe n'est pas un procédé, c'est la sculpture même. »

Des œuvres illustrent ces théories. En outre, les organisateurs ont voulu réaliser des ensembles harmonieux et concordants en réunissant sculpteurs et peintres. Ils ont voulu rappeler que tous les arts « sont dans la dépendance de l'architecture et que les peintres aussi doivent travailler pour le bâtiment ». Essais qui méritent encouragement et qu'illustrent à souhait divers artistes et artisans d'art. Entre tous ceux qui s'affirment et dont *la Douce France* défend et prône les travaux, je prie qu'on retienne les noms de Paul et Yvonne Deltombe pour leurs tapisseries au canevas au point de Nantes, exécutées dans un atelier familial. Aussi Rose-Marie Boileau et Suzanne Bargès.

Et puis, manifestations collectives ou isolées, il y a maintenant des choses peintes sur tous les murs de presque tous les cafés et boîtes à couleurs du Montparnasse, une collection d'affiches de guerre sur les façades de l'Hôtel de l'Administration du Domaine et du Timbre, rue de la Banque et « le Marché aux Croûtes » hebdomadaire, à Montmartre.

LEON BOCQUET.